

Travail vivant
1. Sexualité et travail
par Christophe Dejours, Paris, Payot, 2009, 214 pages

On connaît les travaux de Christophe Dejours, psychiatre et psychanalyste, titulaire au CNAM d'une chaire d'enseignement sur le travail. Les approches de l'activité salariée comme violence et usure mentale, souffrance du corps et aliénation dans le contexte des sociétés contemporaines ont fait l'objet de précédentes publications. Ce thème est devenu une antienne, fait de société et discours légitime de dénonciation. Il est moins fréquemment abordé sous l'angle de la théorie et de ses enjeux anthropologiques.

L'ouvrage tente de rapprocher sexualité et travail sous un angle original. Partant de la théorie psychanalytique, l'auteur essaye de montrer que le travail met en jeu, à titre potentiel, des structures ou des forces cachées inconscientes qui seraient le parallèle de celles qui sous tendent la sexualité. Non pas que le travail comme activité ait à voir directement avec le plaisir ou le désir sexuel, mais que l'érotique constitutive du sujet comme genèse (à travers la théorie des stades et la constitution des pulsions) rencontre le travail comme champ d'investissement.

Elle le rencontrerait nécessairement dans les comportements vis-à-vis de lui – la façon dont il serait vécu d'abord ou rejeté – mais surtout une « psychodynamique » réactivant les tendances archaïques de la pulsion, ses processus inconscients figés ou dommageables à l'économie du sujet. En permettant, dans un nouveau « travail » de perlaboration, d'entraîner des séquelles négatives, inemployées ou inefficaces, le jeu mobile de la pulsion autoriserait ici des effets de transmutation. De ces mêmes pulsions stagnantes ou réorientées naîtraient l'attitude ou le vécu (souvent dévalorisant, résigné ou malheureux) à l'endroit du travail. La subjectivité à l'œuvre pourrait être alors sollicitée sous la triple détermination d'un soi repensé à la lumière de sa plasticité et des modes opératoires du moi comme phénomène d'adaptation, de l'objet technique neutralisé ou sublimé, d'une théorie « traductive » et plastique facilitant la circulation entre des instances disponibles à la conversion, et un « destin des pulsions » donc non déjà joué.

Si l'on peut reconnaître à l'auteur une audace intellectuelle qui se joue des frontières disciplinaires et des champs concernés (psychanalyse, psychologie, sociologie, politique, anthropologie...), on se doit de marquer, sinon des critiques quant à une démarche optimiste et empreinte d'humanisme, une série de réserves qui ouvrirait à la discussion et une argumentation moins favorable à la perspective ouverte ou ses desseins.

C. Dejours, à juste titre, évoque, outre des recherches de terrain, les parrainages de Maine de Biran, Michel Henry ou, à certains moments Jean Laplanche, en vue d'étayer sa théorie d'un corps non déterminé, mais volontaire et autant capable de nouveaux apprentissages que de relation maîtrisée à la volonté ou au désir de changement/adaptation. Il convainc moins dans sa théorie transférentielle des pulsions.

Chez Freud, travail et sublimation sont, il est vrai, des voies exutoires ou libératrices des exigences parfois mortifères (ce que l'auteur pointe aussi ch. V « Limites du corps érotique et genèse de la violence », et VI « Entre pulsion et compulsion », p. 101 et sq. et 12 et sq.) de la pulsion sexuelle. Elles restent néanmoins, dans leur destinée orientée à/dès l'origine, attachées à une primitivité pas seulement inscrite dans les arcanes d'un corps pris, mais marquant son emprise imaginaire où puise et s'épuise à y faire écho le

désir. Leur recyclage ou leur mutation dans une matière de réalité objective, contraignante et socialisée – via un processus corporéisé forçant les inscriptions inconscientes – peut valoir dans sa généralité pour un vœu pieux ou un idéal à atteindre sous des conditions à préciser mieux.

Les remaniements de la subjectivité ou du corps à la faveur d'une dialectique entre poïesis et Arbeit, étonnamment renversés dans leur acception antithétiques du laisser être/faire la nature et de contraindre (ou d'observer d'inéluctables processus...), p. 75 et sq., forment une construction d'hypothèses optimistes. Il n'est par ailleurs jamais question de Lacan, certes plus sombre, si même le texte de Freud semble décrypté par segments.

La question politique serait l'autre volet des réserves. Aujourd'hui, le travail n'a plus de cadre politico-anthropologique (ce qu'il eut avec Marx, Engels et leurs nombreux épigones). L'analyse de son aliénation ne se soutient plus d'une théorie économique structurale reliée à la mise au jour des fondements et des enjeux de son économie politique, ni d'une issue proposée à la sortie du capitalisme, sans parler d'une conceptualisation des rapports de classe ou des conséquences anthropologiques de nouveaux modes de production propres à la techno-science généralisée. Toute théorie ou thèse quant au travail se devrait de prendre en compte cette lacune, encore plus importante peut-être que celle des rapports de production et d'une théorie des classes (à réactualiser sans doute aussi).

Penser le travail comme forme abstraite (en dépit d'une intention de concrétude) et à travers la seule dimension du vécu du travailleur ou ses marges de manœuvre psychologiques peut être utile. Mais ne fait-on pas ainsi que rejoindre les psychologies américaines de l'ego, dont Lacan aurait dit dans ce contexte qu'elles laisseraient au dehors l'enjeu crucial d'un inconscient indomptable et irréductible quoiqu'on en pense ; et qui serait doublé ici d'une dimension de masse où triomphent matière et intelligence collectives entraînant l'individu dans une vocation productive plus proche de son sacrifice anthropique que de sa libération.

Le poïen grec – le laisser être l'Être comme être... – (terme utilisé dans l'ouvrage mais détourné de son sens par l'auteur) s'opposait au prateïen (la praxis transformante de la matière) et à l'*agueïn* (qui concernait la dimension de l'action politique). Où en sont aujourd'hui ces trois modalités où l'anthropologie pourrait puiser des catégories pour penser le « monde-devenu » ?

Une suite de l'ouvrage se propose d'en venir à ces dernières dimensions et son tome 2 annoncé doit s'intituler *Travail et émancipation*. À la lumière des précédentes remarques, on jugera des hypothèses avancées dans cette perspective.

Claude-Raphaël Samama

La réaction philosémite
Qu'appelle-t-on penser Auschwitz ?
par Ivan Segré, Éditions Lignes, 2009

Le premier ouvrage a pour sous titre *Ou la trahison des clercs*, repris du célèbre pamphlet de Julien Benda. Une telle référence, rapportée à un certain nombre d'auteurs aujourd'hui en vue et cités – d'A. Taguieff à A. Finkielkraut, d'A. Adler, R. Dray et S. Trigano à J.-C. Milner ou, plus classiques, telle H. Arendt ou encore E. Brenner et O. Fallaci, donc pour certains, pas forcément « juifs » – ouvre le chantier immense, sinon mondialisé, du commentaire idéologique autour des « questions juives ».

Le terme de « réaction » caractérisant le courant idéologique interpellé, serait à entendre comme opposé au progressisme et au dialogue, arc bouté qu'il est sur une identité fortement communautaire et exclusivement sioniste. La défense inconditionnelle d'Israël et le rejet de toute critique à son égard, autant que le repli identitaire – quels que soient les réalités sociologiques, politiques environnantes autant que les enjeux de la pensée autour de la présence juive – forment la trame de la plupart des analyses ou des critiques de l'auteur.

Il serait trop long, sinon fastidieux, de reprendre par le menu les examens – parfois de véritables dissections –, qu'entreprend avec minutie Ivan Segré. Tout y passe, des prises de position, livres, textes ou interviews, articles, thèses ou proclamations aux arguments et contre arguments des uns et des autres. La contestation de l'État d'Israël ou sa défense intransigeante, le négationnisme implicite et le racisme supposé à combattre, la sociologie contemporaine française où s'étendraient « les territoires perdus de la République » suite à l'extension des particularismes et l'hostilité aux juifs au nom d'identités étrangères, peuvent constituer une tour de Babel où l'on ne s'entend plus. Avec le symptôme afférent de la perte du sens et de l'écoute.

L'auteur s'avance ici avec les armes de la critique ironique ou acerbe, de l'herméneutique et du contrepoint idéologique, d'une logique de la preuve et parfois du plaidoyer. La gauche extrême ou tout simplement la philosophie critique revendiquée dans le sillage d'A. Badiou, D. Bensaïd, C. Chalier ou R. Lévy – autres intellectuels souvent cités – auraient ici leur mot à dire pour réfuter les causes supposées des affrontements entre juifs et arabes, au-delà des Palestiniens et de l'exclusivisme des points de vue.

La thèse principale de l'auteur consisterait en fait à rapporter la majorité des discours étudiés à leur parti pris communautariste et sioniste, en dépit de leurs variétés apparentes. Les violences sociales observées seraient plutôt liées au malaise des banlieues, à la dégradation des comportements civiques à l'école, dans la rue ou le pays, toutes instances incapables – via un État déficient – d'imposer une véritable laïcité républicaine reposant sur celle de la neutralité de la connaissance et de citoyennetés à construire quelle que soit l'origine concernée.

L'étude juive – à laquelle ne renonce pas pour autant l'auteur – peut de son côté se mettre au service d'un penser rigoureux, équitable, sinon joyeux et à distance, privilégiant l'oralité dont le Talmud est tout issu. Quant à l'humour il peut être aussi un remède aux diverses « instrumentalisation » de part ou d'autre.

Le second ouvrage se veut le pendant du précédent, autour du fond métaphysico-théologique et spirituel, mais aussi politique en jeu. Est alors questionné le statut, comme philosophique, qu'a pris et qu'occupe, dans la vie intellectuelle et l'imaginaire collectif d'aujourd'hui, « l'extermination des Juifs d'Europe ». Segré analyse ici les thèses de Lacoue-Labarthe, d'E. Faye, de D. Sibony, d'H. Arendt puis ce qui est appelé le « triptyque Lanzmann-Milner-Marty » (p. 150).

Autour de formes substitutives ou instrumentées de l'antisémitisme (comme d'ailleurs d'une récupération « philosémitique » intéressée par certains et déculpabilisante pour d'autres...), se trament les discours de l'idéologie et ceux métamorphosés du nom juif qui, pour certains, aurait pris la place du nom ouvrier.

Ni défense de Marx, ni évidemment de Heidegger – grand invité devenu obligé de tels débats, sinon leur facile bouc émissaire –, le propos de l'auteur vaut pour un exercice de pensée salutaire qui, sans dédramatiser ou banaliser l'horreur, la resitue bien à ses arcanes démentiels et aberrants, mais autorise aussi à la penser comme Histoire et sans tabous. Il devrait, selon lui, en aller de même pour bien d'autres questions juives, toujours à contextualiser.

L'« antiphilosophie » – autre figure stigmatisée – est la marque de trop nombreuses thèses ou études devenues légion sur ces sujets et ne contribue en rien à clarifier l'horizon de la pensée et le travail du concept. Elle caractériserait cette attitude, caricaturale ou faussement démonstrative, qui consiste à opposer le « savoir » à l'« étude », sous la figure d'une aliénation à l'autre de la vocation juive. À juste titre, Segré s'inscrit en faux contre une telle thèse. Il n'y a pas contradiction entre les deux formes de connaissance, qui non seulement sont compatibles, mais à la source peut-être de l'apport des juifs au monde, lequel, à cela aussi se mesure, au-delà d'éminents et multiples noms.

Certains intellectuels israéliens, incontestablement plus libérés, empruntent, eux, cette voie d'une autre dialectique et de discours plus distanciés qui, en France, pourraient passer pour iconoclastes. Il y a là un vrai problème de tolérance que la réception du travail de Segré peut contribuer à poser, lequel procède avec une certaine ironie et jamais le ressentiment.

Le diptyque d'Ivan Segré est un travail sur le mode voltairien, au sens d'un dispositif polémique au service d'une liberté de penser éloignée du conformisme idéologique, avec toutefois les risques propres à toute déconstruction.

Il ouvrirait à des chemins non balisés où pourrait s'avancer une pensée critique et inventive, dépassant des formes sclérosées ou trop conformistes, en vue de futurs à inventer, en particulier sur ces questions cruciales – inclus de politique effective et que l'on devine –, pour lesquelles l'intransigeance et le repli retardent les solutions.

On pourrait toutefois reprocher à l'auteur, dans le sillage de ses critiques menées tambour battant et dans l'élan de ses démontages textuels, de ne pas faire suffisamment place – sans doute pas par méconnaissance, eu égard à son érudition – à certains fondements « culturels » ultimes où prennent source les idéologies des deux bords et dont résultent sans doute de nombreux mal entendus, quand ce n'est pas une dogmatique qui elle n'entend rien. La place encore tenue, au niveau des inconscients individuels ou collectifs, par le « symbolique » est sans nul doute en cause.

On attendrait alors d'une plume aussi vibrante qu'elle s'attelle maintenant à scruter de la même manière ce qui renvoie aux « corpus textuels fondateurs » biblique, coranique et chrétien aussi, pour les nommer en clair et à leurs « efférences » – ce qu'elles portent ou apportent à travers leur discours – d'assignation et d'adhésion destinale. Leur efficace se manifeste encore des deux côtés de cette invisible muraille – qui donc n'en a pas qu'un seul – et n'est pas prête de céder.

Claude-Raphaël Samama

Paul Valéry
par Michel Jarrety, Fayard, 2008, 1361 pages

Un livre peut éclairer ou obscurcir son sujet à force de s'y tenir ou trop l'exposer. À fortiori si un auteur célèbre déjà reçu et encensé, devenu légende ou paradigme de pensée, lui donne cette occasion.

Les mille et plus trois cents pages consacrées à l'existence de Valéry par M. Jarrety forment un livre à la fois passionnant et crispant. De la naissance du poète à Sète en 1871 à ses funérailles nationales à Paris en 1945, rien ne nous est épargné de la chronologie d'une vie.

L'auteur de cette biographie fleuve nous livre, en quatre grandes périodes, le détail, année par année, jour après jour et parfois heures après heures, des activités vibrionnantes d'un homme de lettres parfois génial, tourmenté, velléitaire, calculateur sinon pusillanime et terriblement mondain.

Dans l'intervalle, parviennent à s'insérer des bribes de crises intérieures, de tourments intimes ou d'affres d'une création intermittente, l'incertitude paradoxale d'une vocation littéraire, des amours adultères valant plus par le tumulte de leur retentissement que la hauteur de leur harmonie et une sorte de lutte permanente pour s'assurer une vie matérielle où rien ne nous est épargné des comptes besogneux d'un ménage ou de la rentabilité escomptée de certaines publications.

La vie d'un tel Valéry, et surtout à partir des années 1920 quand lui viendra une reconnaissance d'exceptionnel poète puis de penseur éclairé de son temps, donne le vertige. Entre les rendez-vous et visites innombrables dans Paris, les sorties ou vacances hors de la capitale, les dîners en ville ou après concerts, les invitations dans le beau monde, les séjours en châteaux, puis les déplacements et les voyages en province ou à l'étranger, une telle activité – dont on ne sait parfois les buts profonds ou la teneur –, le grand homme, sous la houlette de Jarrety, donne le tournis par une étonnante agitation et voit brouillée son image, devenue à la longue moins reconnaissable.

Des intrigues éditoriales, des stratégies de publication, des amitiés, allégeances ou inimitiés avec tout ce que près d'un siècle a pu compter d'écrivains et de poètes, mais aussi de savants ou philosophes – de Bergson à Einstein, de Pasteur Valléry-Radot à J. Perrin ou H. Mondor... –, des affrontements critiques et des jeux d'une République des Lettres à son meilleur – de Mallarmé à Gide, Mauriac ou Claudel, de Régnier, Fargue ou Louÿs à Giraudoux en passant par J. Romains, Paulhan ou Martin du Gard... – tout est relaté, affiché, disséqué. Le seul index des noms cités compte 57 pages avec près de 4000 occurrences. On y retrouverait tout ce qu'une époque très riche en créateurs a compté de romanciers, peintres, musiciens, artistes, poètes, hommes politiques ou de science et mécènes.

Valéry est ici cet homme orchestre, ubiquitaire et polyvalent, très éloigné des arbitrages solaires du Cimetière marin, des pudeurs fatales de La Jeune Parque ou des esselements comblés de Narcisse... Il y a aussi, il est vrai, les tourments nostalgiques de son Faust inachevé.

On trouvera encore dans cet ouvrage le menu des conférences prononcées, des missions accomplies et des honneurs dont le célèbre homme de lettres bénéficia – du Collège de France à des représentations à la SDN, de L'Académie française au Pen club ou diverses nominations à des commissions publiques ou institutionnelles de la République, en particulier sa présidence, dans les années Trente, du Centre Universitaire Méditerranéen de Nice.

D'un tel livre, il faut trancher. Entre l'éclairant et l'utile, la forme et le fond, le souci de l'exhaustivité érudite et le regard pénétrant – celui qui enrichit l'œuvre ou lui permet, sinon de mieux briller, de faire paraître du moins l'authentique d'une vocation et sa portée.

On aura compris que l'étalement parfois d'une vie tourne au voyeurisme et la rend banale ou sordide, à moins que tout simplement humaine. Trop humaine ? Mais alors, où seraient passés sa génialité, son sublime, l'universel de sa forme, la profondeur d'une esthétique valant pour une vision du monde et les prodiges de l'intelligence au service d'une vérité ?

Il est vrai que Valéry, en privilégiant l'écriture quotidienne de ses fameux Cahiers et l'exercice spirituel qu'ils représentaient comme un défi pour la compréhension de lui-même, créait le risque – à les reprendre ainsi – d'une perte de leur substance la plus profonde. L'utilisation systématique de tels éléments d'ordre privé et intime, leur recoupement avec de multiples correspondances parallèles et les échanges traqués avec des centaines d'interlocuteurs peuvent parfois conduire au sentiment d'une vaine fébrilité, sinon à la trivialité d'un déploiement périphérique et anecdotique, bien éloigné du centre de l'œuvre et de son projet.

L'auteur de cette biographie en a-t-il été conscient ?

À ce titre, Monsieur Teste n'est pas, en dépit de ses assertions ou de son idéal, un ange désincarné. Son corps parle aussi et son cœur, si même durci, pouvait « saigner »... Valéry sait bien la part essentielle de la sensibilité comme moteur de son être et livre à ses Cahiers cette face obscure dont Teste croit pouvoir se défaire. On préfère que ce soit lui qui en parle. Dans sa langue très exacte, fouillée, en lutte... Voir les extraits donnés des Cahiers p. 799 ou p. 1117, par exemple, pour la lucidité touchant au bilan d'une carrière.

Un tel livre soulève encore la question de l'engagement politique et des attitudes de l'écrivain face aux situations où la France se divisa. Ni ses prises de position pendant l'Affaire Dreyfus, ni ses idées sur l'Europe, ni ses comportements pendant la longue période de l'Occupation ne plaident pour un Valéry humaniste, résistant et porté au courage républicain, sinon à l'amour d'une patrie. On le trouve dans ses rapports à Vichy, presque compromis et souvent complaisant. Avec beaucoup d'indulgence de l'auteur. Valéry est politiquement un conservateur, réactionnaire sinon partisan des pouvoirs forts, pour le dire ainsi. L'exactitude et la densité des informations restituées forment ici des ombres indécentes sur une possible hagiographie ou la sanctuarisation littéraire.

Si l'ouvrage peut avoir ce mérite d'éclairer une vie et ses péripéties, avec les épisodes peu glorieux ou veules d'une existence, on peut s'interroger sur les rapports qu'ont à l'œuvre tant d'éclaircissements supposés apportés par l'auteur, entre les péripéties

soucieuses d'une carrière et l'artifice des mondanités ou de la geste sociale. Ces derniers vaudraient seuls pour l'histoire littéraire dans sa version érudite, sans éclairer vraiment la cohérence revendiquée d'un esprit.

Qui ne voit à quel point suivre l'homme en ses détours ou ses tribulations, éloigne du travail de construction de la pensée, de la recherche idéale des formes, d'une élaboration qui voudrait justement, chez Valéry plus que chez tout autre, laisser derrière elle le singulier, l'épisodique, le relatif et le banal. Ne s'agissait-il pas pour lui, de faire paraître l'immatérialité du beau ou son mystère dans les harmoniques du symbole et le possible d'une vérité à conquérir sur le moi comme insignifiance vécue, au regard d'un soi qui en serait l'image maîtrisée et souveraine dans une forme d'expression où viendrait alors le vrai et pur poème.

Le livre ici commenté, en dépit de sa richesse informative, laisse au dehors cet essentiel qui jamais ne pourra confondre homme et œuvre, bien sûr seulement si cette dernière tient d'elle-même et transcende l'existence qui l'a vu naître.

Claude-Raphaël Samama

Enthousiasme, ivresse et mélancolie
par René Daval, Paris, Vrin, coll. « Philologie et Mercure », 2009, 128 pages

Avec cet opuscule concis et clair, René Daval s'interroge sur le lien qui unit le tempérament mélancolique avec le génie, ou avec la présence du dieu dans l'âme, l'enthousiasme. Depuis Aristote, en effet, une tradition est née, qui a perduré jusqu'au XIXe siècle ; et pour celle-ci, l'enthousiasme naît chez les mélancoliques, la mélancolie pouvant prendre la forme de l'enthousiasme. Ainsi, pendant des siècles, jusqu'à l'époque contemporaine, médecins et philosophes ont essayé de saisir les liens qui unissent ces états de l'âme. Ils découvrirent alors que l'ivresse non seulement symbolisait l'un et l'autre état, mais aussi qu'elle était le signe de l'enthousiasme et un moyen de soulager la mélancolie, si on la confinait dans certaines limites.

Dans son ouvrage, l'auteur ne vise pas à reprendre cette tradition dans le détail ; son but est de comprendre à quelle conception de l'âme renvoient ces notions d'enthousiasme, de mélancolie et d'ivresse, et partant, ce qu'elles nous apprennent sur l'être de l'homme. Le pari de l'auteur est de montrer combien les réflexions philosophiques du passé ont gardé toute leur actualité, et comment elles éclairent ; autrement que la psychopathologie contemporaine, la parenté des états normaux et pathologiques de l'âme, tout comme les rapports entre cette dernière et le corps. Pour ce faire, René Daval mobilise quelques textes célèbres de la Renaissance, notamment un passage des Essais de Montaigne, portant sur l'ivrognerie, puis ceux de Timothy Bright, Robert Burton et Henry More. À chaque fois, l'auteur nous dévoile chez ces auteurs le souci de relier la réflexion philosophique, ontologique et morale, avec le soin de l'âme et du corps.

Puis, l'auteur se consacre à étudier ces notions telles qu'elles sont interprétées par quelques auteurs de l'époque des Lumières (Hobbes, Locke, Shaftesbury et Hume). Les enjeux de leur compréhension de l'enthousiasme et de la mélancolie deviennent alors moins ontologiques que politico-religieux ou esthétiques. C'est cependant au XIXe siècle, que la compréhension de ces notions va bifurquer vers leur traitement conçu par la psychiatrie et la psychologie, dotées de leur propre vocabulaire. L'enthousiasme devient l'hystérie, la mélancolie, la dépression et l'ivresse une conduite de dépendance. C'est que l'on est passé à l'âge sociopolitique, que la société et ses foules ont émergé et que l'enjeu du pouvoir politique et intellectuel est de les contrôler, les normaliser. Or cette exigence passe par la simplification de la donnée humaine et des concepts pour la saisir. Et René Daval de remarquer : « Il n'y a plus qu'un seul enthousiasme, une seule ivresse, une seule mélancolie : ceux du névrosé, du malade mental, de l'halluciné. La perte de la compréhension de la polysémie de ces concepts se fera sentir dans le développement des sciences humaines, comme elle appauvrira la saisie philosophique de ces états de l'âme. »

Cependant, la psychanalyse, surtout celle de Jung, aurait mieux compris la polysémie des notions traditionnelles. Il importe dès lors de comprendre ces fluctuations de l'âme humaine non pas comme de pures pathologies mais comme des tonalités affectives au travers desquelles la vie prend sens et forme. Aussi l'enthousiasme et la mélancolie conservent-ils leur validité dans l'état normal. On ne peut d'emblée les juger en termes négatifs, et René Daval, suivant ici O.F. Bollnow, n'hésite pas à écrire : « C'est à leur fécondité que se mesure la valeur de ces états. » À ce propos, il est dommage que René Daval ait ignoré les écrits d'Ernst Jünger sur l'ivresse.

En définitive, René Daval nous livre un opuscule, finement conduit, qui invite avec justesse à se déprendre de la sectorisation techniciste et à cultiver les affects de la vie.

Philippe Forget